

Jean Basile, *le Grand Khan*, Montréal, Éditions Estérel, 1967,
283 p.

Gilles Marcotte

Volume 4, Number 2, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036322ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036322ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marcotte, G. (1968). Review of [Jean Basile, *le Grand Khan*, Montréal, Éditions Estérel, 1967, 283 p.] *Études françaises*, 4(2), 230–232.
<https://doi.org/10.7202/036322ar>

JEAN BASILE, *le Grand Khan*, Montréal, Éditions Estérel, 1967, 283 p.

Inlassablement, Jean Basile parle. Et à qui parle-t-il ? À Jean Basile, qui ne se lasse pas de l'écouter. Et moi, lecteur, voici que je suis en tiers dans ce monologue à deux. Mais je ne gêne pas; je suis l'hypocrite, le frère, dont le rôle était prévu, on parle à travers moi. C'est bien plutôt moi qui suis gêné, car le monologue est spectacle — le plus impudique qui soit. Tout est violemment éclairé, et je me trouve dans la situation extrêmement inconfortable du spectateur qui se trouverait tout à coup égaré sur la scène. Si je résiste, ou si je m'en vais, j'abolis la pièce (le roman). Si je joue, mon rôle ne peut être que peu brillant. Celui du comparse ahuri, du complice involontaire.

Que mon rôle soit prévu, j'en donnerai pour preuve le titre même du roman, *le Grand Khan*. L'auteur me surveille du coin de l'œil, il se demande si j'oserai transformer ce titre

de la façon qu'on devine. Il sait, au fond, que je ne tomberai pas dans le piège, mais cette résistance me compromet déjà. Au jeu des calembours malencontreux, je suis battu d'avance, je n'aurai pas le courage de dire les sottises que Basile me suggère. Ayant ainsi neutralisé son lecteur, l'auteur du *Grand Khan* peut se livrer devant lui à toutes les cabrioles que lui suggère une invention proprement aberrante. Entendons ce dernier adjectif au sens originel, celui d'une dérive hors des sentiers bien balisés du bon maintien littéraire. Considéré sous l'angle du réalisme courant, tout, dans le roman de Basile : personnages, conversations, action, semble être d'une éclatante inanité. Nous intéresserons-nous à ce Jonathan qui ne s'intéresse à rien, le « Jonathan à l'œil sec, grande asperge des amours secrètes », narcissé comme il n'est pas permis ? Croirons-nous encore aux petites passions en série et aux désespoirs sporadiques de Judith, bien éventés depuis *la Jument des Mongols* ? Son Adolphe, au moins, est drôle, ne serait-ce que parce qu'il est extrêmement malséant pour un jeune révolutionnaire de s'appeler Adolphe ; et Adélaïde, l'amoureuse transie de Jonathan, qui dissèque amoureuxment des cadavres à l'Université McGill. Mais ce sont là des personnages secondaires, des figurants ; et traités comme tels, cursivement. Ils n'entrent pas dans le saint des saints où Judith, Jonathan et Jérémie — Jérémie voué au mépris, puis à la pitié, car il a épousé Anne — se comprennent à demi-mot, au quart de mot, au huitième de mot, et ainsi de suite, peut-être parce qu'il n'y a rien à comprendre. J'allais oublier Victor, qui est le seul personnage vraiment intelligent du quatuor ; mais on n'évite pas de penser qu'il n'est intéressant que parce qu'il n'est pas là, parce qu'il voyage, parce qu'il est souvenir, simple référence au passé.

Décrire le *Grand Khan* de cette façon, c'est évidemment jouer le rôle de celui qui ne joue pas, l'empêqueur de danser en rond. C'est abstraire les personnages du seul air qu'ils respirent, celui du langage, et du coup abolir le roman. Or, que dit le langage ? Que signifie cette inépuisable parlerie où les personnages se dissolvent et se recomposent tour à tour, où s'acouinent les vocabulaires les plus divers, où les sentiments sordides et les bonnes intentions, les nobles actions et les gestes ridicules ont une sorte de miraculeuse légèreté ? J'imagine un très grand filet jeté sans relâche dans la mer du monde et n'en retirant que des brimborions, un bric-à-brac de choses, de sentiments, de mots sans valeur, inutilisables. Les mots, chez Basile, ne servent à rien — à rien d'autre qu'à signaler le vide dont ils sont issus, auquel ils retournent après avoir brièvement rutilé sur la page : « ... il ne restera rien, trop tôt, qu'une bombe de glace explosant dans les airs en mille diamants de locutions,

de paraphrases, d'allitérations cette gerbe grammaticale n'étant, somme toute, que des mots et des mots ». Pensez, si vous le voulez, à la phrase de Shakespeare: « *A tale told by an idiot ...* ». Dans *la Jument des Mongols*, les mots et les choses avaient plus de consistance, résistaient plus fermement au vertige. Notre bonne ville de Montréal, par exemple, y avait une assez fière allure. Elle n'est dans *le Grand Khan* qu'une ville morte, ou en instance de mort, le parfait décor d'une existence en suspens sur le vide. Et si Jonathan va répétant: « Mais le roman, le roman, le roman ! », c'est que le roman — cette belle substance riche, épaisse, que nous a léguée la tradition — n'est plus possible, qu'il se dissout dans la parole qui l'appelle.

Parlerons-nous encore d'inanité ? Il nous reste à opérer la dernière conversion, à voir que dans le roman de Jean Basile la fragilité du langage est la raison de l'emprise qu'il a sur nous, que le péril dans lequel vivent les personnages (et dont la futilité n'est qu'un autre nom) les rend émouvants, que le roman existe dans la mesure même où il s'avoue menacé. Car ce livre qui semble ne décrire que des arabesques sur l'insignifiant, le non-sens, est un livre extraordinairement vivant. En même temps qu'au risque du vide, il expose le langage à la tentation de la vie. *Le Grand Khan* ne fournit aucune de ces assurances qui deviennent des leçons de morale; il ne proteste pas, ne met pas en cause la condition humaine. Il n'est qu'un mouvement de parole dessinant les figures ambiguës de l'existence dans le terrain vague où s'affrontent la mort et l'amour. La question de Jonathan: « ... cette question, qui donc, moi, pourrais-je aimer sans qu'aussitôt j'en crève ... » occupe tout le livre, donne à ses pages même les plus atroces, ou les plus exhibitionnistes, ou les plus inutiles en apparence, une forme très singulière de pathétique. Lire *le Grand Khan*, c'est ne pas cesser d'entendre cette question, et la mélodie douce-amère qu'elle secrète.

G. M.